

UN AUTRE HIVER EN ABSENCE

Dernière conversation depuis Beyrouth

Marc-Antoine Cyr // 30 janvier 2013

Le front aux vitres comme font les veilleurs de chagrin

Je te cherche par-delà l'attente

Par-delà moi-même

Et je ne sais plus tant je t'aime

Lequel de nous deux est absent

– Paul Éluard

Quand on part on ne se retourne pas. Enfin on ne devrait pas. Pour ne pas donner aux aurevoirs la saveur aigre qu'a l'adieu. Partir comme si on allait revenir tantôt. Avec la légèreté d'un tour de clef, sans vérifier trois fois que tout soit bien verrouillé. Promettre – et de tout cœur promettre – que bientôt on sera de nouveau là. Ne pas regarder sans arrêt par-dessus son épaule, ou à la fenêtre du taxi le chemin que l'on enroule après soi. Mettre le pied devant et penser à la fois prochaine et y croire, croire vraiment qu'elle existera, cette fois-là. Donner aux derniers jours le parfum de maintenant, de toujours, de sans arrêt, sans lendemain. Quitter dans un battement de cil, à cloche-pied, dans un rire. Être capable de ça.

Si seulement je le pouvais.



Ce soir, je fais un dernier détour sur la corniche. Non, pas dernier, dernier n'est pas le mot juste, disons un autre détour sur la corniche, disons ça, un autre détour comme il y en aura d'autres encore. Phare ancien, phare nouveau, rochers. Je leur passe au nez sans même agiter la main, sans même leur signifier qu'on ne se reverra pas demain. Je passe en sifflant sous un réverbère et puis un autre. Je croise le vendeur de *kaak* avec sa barbe rousse et son vélo. Familier désormais. Non, aujourd'hui je ne lui achète rien, je me dis : prochaine fois. Je slalome entre les gens qui n'ont pas remarqué que je suis des leurs depuis un moment. Ni bonjour ni aurevoir, je passe seulement. Je m'apprête à entrer dans le centre-ville aux mille lumières, cette portion de Beyrouth où le plus souvent, le soir, je suis seul à traverser à pied. Encore dix pas et j'aurai quitté la mer sans adieu, sans effusion, voilà.

Et juste là le cœur me manque. Mon cœur, ce cœur-là, toujours trop frêle et malléable, aucune résolution ne lui va. Tout à l'heure j'ai dépassé sans trembler le

petit port d'Ain el-Mreisseh, sans même m'attarder, en me disant qu'avec lui c'était inutile puisque maintenant je l'ai retranscrit dans une pièce. Désormais il va continuer d'exister d'aussi loin que j'en sois, je n'aurai plus besoin de faire le détour pour être certain de ne pas l'oublier. Alors devant lui, je suis passé sans aigreur. Toutefois avec la mer, ce ne fut pas si aisé. Dix pas avant que je la quitte, elle m'a retenu. Juste avant mon battement de cil, mon cloche-pied, mon rire, j'ai eu la sensiblerie de m'attarder, et ça a semblé vouloir dire adieu ou au revoir, cette manière qu'avaient mes pieds de ralentir et de ne plus avancer, et mes mains de se coller à la rambarde, et mes yeux de ne plus s'en détacher. Je ne dis pas adieu, la mer. Ce n'est pas adieu que je dis. Regarde comme je pars. C'est sans me retourner, sans être grave, c'est léger et ça dit : à bientôt, à bientôt la mer. Non, rien de ça. Mes pieds immobiles, mes mains collées. Mes yeux piqués de sel et d'eau. Mon cœur encore trop frêle, est-ce que jamais il ira s'endurcissant celui-là.

Je regarde la nuit qui s'étire comme un rideau et je tente de repartir, de me remettre dans le bon sens, de filer devant, quand un homme vient coller ses mains à la rambarde à quelques coudées de moi. Comme moi il opine de la tête à chaque vague, comme moi il semble lui dire oui à la mer, c'est un hochement qu'elle commande, c'est une manière de nous parler. Et soudain, l'homme se met à chanter dans sa langue. C'est un homme âgé déjà. Vêtu comme s'il s'en allait à une noce. Un homme de peu de mots, je le devine, mais dont les yeux parlent beaucoup. Ses yeux humides et comme fatigués, on y perçoit encore quelques éclats pas bien éteints, au fond. Il chante, donc, et je me dis que c'est pour la mer qu'il fait ça. C'est une sorte d'hommage et ça ne les concerne que lui et elle. Moi, je suis là par hasard. Je suis l'invité de hasard, encore. Si je n'avais pas eu le cœur si frêle, je ne serais déjà plus là, je ne l'entendrais même pas, ce chant-là. Mais j'y suis, témoin médusé tant magnifique est ce chant. J'y suis et mes yeux piquent. C'est du sel en plus qu'il me donne, son chant, du sel et peut-être un peu d'eau dont je ne voulais pas vraiment. L'homme en habit de noces chante et ça officialise un peu les choses, forcément. Ça sonne un peu comme un départ, un vrai, je vais partir de Beyrouth accompagné d'un chant.

C'est trop pour ma résolution, alors ça me gêne, alors mes mains se décollent enfin de la rambarde, et mes pieds du sol, enfin ils se meuvent par devant. Mais quand j'ai bougé, l'homme a bougé aussi. Il chante encore, mais c'est vers moi qu'il chante. Il chante et ce n'est plus la mer qu'il dévisage. Il chante sans me quitter des yeux et sans le faire moins fort. Peut-être même qu'il chante plus fort encore, puisqu'il chante maintenant pour la mer et pour moi. Il chante et une seconde je me dis : est-ce qu'il aurait ta voix ? Est-ce qu'il me retiendrait là, est-ce que c'est comme un sortilège que tu me ferais, est-ce que par sa voix, c'est toi qui chantes ? Il chante, mais ce serait toi ? Non, je ne crois pas, l'impression s'efface et l'homme continue.

Je veux partir, mais je ne peux pas, parce que son chant d'homme mûr me traverse et semble me dire qu'en voulant partir comme ça sans me retourner, je fais un

faux pas. Je pars, mais quelque chose ici doit rester. Je pars et oui, quelque chose ici se termine, il le faut bien. C'est ce que l'homme a semblé me dire, puis sans un mot il est reparti.

Beyrouth a sa manière à elle de faire tourner les pages, un peu comme le fait le vent avec un livre oublié sur un banc. Il les fait tourner comme il veut, le vent, les pages. Les histoires, il les lit à sa guise, en s'attardant sans ordre là ou ici, il souffle et il choisit ce qu'il prend.

Qu'est-ce qu'il me disait là, cet homme de Beyrouth, avec son chant qui n'était pas de toi ? Ici derrière, je laisserai quoi, dis-moi ?



Certaines histoires, il faut bien les terminer. On ne peut pas sans arrêt empêcher les pages d'être tournées. À quelques phrases, on met le point final et l'histoire se lit bien mieux comme ça, dans une sorte d'entièreté.

Hier encore, je suis passé devant l'immeuble où il y avait le chocolatier Attié. Celui-là, j'en avais entendu parler dans un livre et j'ai mis pas mal de temps à le repérer. Je commençais à y croire comme à une légende, mais je te jure qu'il a bien existé, puisque je l'ai trouvé. Mes sources m'indiquaient la rue Pasteur, mais j'ai eu beau l'écumer d'un bord comme de l'autre cent fois, je n'ai rien remarqué. Je me suis dit que c'était une autre image enfouie de Beyrouth, cette ville qui tourne toujours ses pages dans un grand mouvement fait d'oubli et de nouveau présent.

Ce chocolatier, m'avait dit le livre, avait été à une époque le fournisseur officiel du président libanais. Ce n'était pas l'argument pour que je le cherche, mais plutôt ce que j'ai appris ensuite. Durant la guerre, Attié n'aurait jamais fermé ses portes, bien que sa boutique se soit trouvée juste là où les feux s'échangeaient, à portée de tir des snipers. Malencontreusement située, sa boutique. Quiconque aurait osé trotter jusqu'à sa porte aurait pu s'attendre à voir pleuvoir sur lui les météores de l'ennemi. Pourtant, on est venu. Les gens du quartier n'ont pas cessé de sortir de chez eux, de traverser la rue Pasteur et de venir goûter souvent les chocolats et les nougats d'Attié. De braver les balles et les tirs de mortier pour la seule douceur d'un nougat au miel ou d'une petite marguerite de cacao emballée d'une feuille dorée. En faisant cela, tous, ils ont gagné la guerre. C'est ce que je crois. En ne laissant personne leur retirer ce plaisir-là. Des clients, durant ces années-là, il a dû y en avoir suffisamment, puisque la boutique est restée ouverte tout ce temps. Assez pour que la guerre soit gagnée. C'est ce que moi je crois.

C'est une histoire dans laquelle je voulais bien entrer. Des chocolats si bons qu'on se risque à venir en acheter malgré les tirs, il y avait là de quoi éveiller mes sens. Ma gourmandise, bien évidemment, mais aussi mon esprit affamé de symboles. Mais la boutique, dans le présent nouveau où j'étais arrivé, je ne la trouvais pas.

J'avais abandonné la partie quand le hasard, une fois encore, m'a sauvé. Je m'étais arrêté sous un rayon de soleil à cause d'un chat. J'ai penché un peu la tête et j'ai voulu le photographier dans la lumière jaune, ce chat errant et farouche comme tous les autres, quand j'ai eu l'œil attiré par une étrange affichette scotchée à un recoin de fenêtre. C'était un lettrage au feutre délavé. Une écriture ronde qui montrait en alternance une lettre en bleu et une en orange. Une calligraphie d'enfant, avec un nom et une flèche : Attié puis un trait qui pointait vers un corridor sombre. L'immeuble, je l'ai d'abord cru abandonné. Le corridor, j'ai hésité à l'emprunter. Pas seulement sombre, il était sale, il n'avait rien d'une entrée de boutique, et surtout pas une allure à satisfaire un président. Il n'invitait qu'à rebrousser chemin, pas à s'y engouffrer et pas non plus à vouloir gagner une guerre. Mais je m'y suis quand même aventuré, pour en avoir le cœur délassé. La haute porte que j'ai poussée a gémi longuement. Puis une voix dans mon dos m'a fait sursauter brusquement. Ce n'était pas un fantôme, mais ça en avait l'air. La vieille dame qui m'épiait était vêtue d'une sorte de drap, ses cheveux étaient hirsutes et ses mains secouaient bizarrement des doigts en crochets. Elle me parlait une langue incompréhensible et râpeuse, et elle crachait ses mots d'une voix caverneuse. Effrayé, j'ai reculé d'un pas, tandis qu'elle vociférait toujours et qu'elle agitait ses griffes. Je lui ai fait signe que je repartais, que je m'étais trompé d'histoire, de siècle, que je n'allais pas rester là. Du bout des lèvres, j'ai voulu m'excuser, et le seul mot qui a franchi ma bouche a été celui-là : chocolat. Ses vociférations ont repris plus fort, et aussi le mouvement saccadé de ses doigts. J'allais sortir de là comme un intrus piégé, mais elle retenait mon bras et elle aussi s'est mise à dire : chocolat, chocolat. Avec l'air de me réprimander, elle m'a jeté contre une porte, qui sous le poids de mon dos s'est ouverte. Je m'étais cru importun, mais en fait j'étais arrivé.

Devant moi se tenait le chocolatier Attié, un vieil homme lui-même fait de pur sucre. Sourire avenant. Poignée de main généreuse, et l'autre main déjà ouverte avec un nougat posé sur la paume qu'il m'offrait dignement, comme si j'avais été moi-même un peu président. Tandis que le miel coulait sur ma langue et qu'à mon tour je me disais qu'aucune guerre n'aurait su m'empêcher de venir goûter ça, le vieil Attié m'a raconté sa méthode de fabrication ancienne, sa recette parfaitement éprouvée et jamais changée depuis presque cent ans, et aussi cet immeuble en ruines maintenant d'où il lui fallait partir parce qu'il serait vendu ou démoli bientôt, il ne savait pas quand.

Je suis reparti avec sous le bras une boîte entière de ses chocolats, que j'ai égrenée ensuite en en goûtant un chaque jour, lentement. Ils avaient un goût de victoire. Un goût de « merci la vie ». Il n'en reste qu'un seul dans la boîte, que je croquerai demain, juste au matin de mon départ. J'en aurai fini de cette boîte et de l'histoire qu'elle contenait, qui après cela sera devenue souvenir.

Hier, je suis passé rue Pasteur et sur la face de l'immeuble un rideau de fer avait été baissé. Il avait l'air cette fois abandonné tout à fait, même des fantômes, et ce jour-là avait la saveur d'une fin.



Je marche dans des lieux hantés, mais maintenant ça va, je m'y suis habitué. Cette ville, il faut savoir la vivre dans tous ses étages de réel. Avec le visible et son contraire. La prendre avec sa violence, son inconscience, son chaos, sa détermination, son fatalisme et aussi ses carrés de sucre quand on les trouve. La traverser, cette ville, en sachant que ses fantômes nous accompagnent toujours, mais ne pas en être effrayé. Ce n'est pas être voyeur ni voyant que de leur dire : je sais que vous êtes là et je ne vous oublie pas. Leur absence est bien plus supportable quand on prend la peine de leur refaire une sorte de présence auprès de soi, juste en leur parlant.

Chaque jour, je passe sans m'en rendre compte dans des lieux où avant-hier il ne le fallait pas. Je marche sur des anciens cratères de bombes qu'on a remplis depuis un moment. Je franchis d'un bond d'anciennes lignes de démarcation. Je passe dans des rues où j'aurais été pris pour cible autrefois. Mes pieds sans doute frôlent sans le savoir quelques charniers récemment lavés.

Je suis passé dans cette ville sans toujours tout savoir, et sans toujours me rendre compte. Et c'est ce « sans m'en rendre compte » qui importe, parce que la vie a repris son maître droit. Parce qu'on ne peut pas la passer à visiter sans cesse des tombes, des mausolées ou à s'excuser de n'être pas soi-même un spectre. Il ne s'agit pas d'oublier, mais de vivre plus fort, un peu mieux, un peu pour eux.

J'ai marché là où d'autres sont morts avec mes écouteurs et mes musiques aux oreilles. Et parfois même j'ai chanté. J'ai avancé d'un pas presque léger et j'ai chanté. Et je me dis maintenant qu'il a quand même dû leur faire un peu plaisir, mon libre chant, à tous ces fantômes qui traînaient encore là.



Le Musée National n'a pas été épargné par le conflit. Il fut même un passage stratégique que les bombes ont lourdement pilonné. Quand on s'en approche aujourd'hui, on ne se rend pas bien compte. Tout a été replâtré, recimenté, refait, tout se tient là droit et sans balafre. À l'intérieur, il y a de vieux tombeaux et mille merveilles, mais on y voit aussi ce film beau comme un conte.

Sur les images, on voit d'abord le musée en ruines, criblé, abandonné, et dès les premières séquences on sent ses yeux qui commencent à piquer. La beauté de ce film est ailleurs. On y raconte comment les conservateurs du musée ont pu, dès les premières attaques, la nuit, avec leur peur et leur espoir comme seules armures,

faire couler tout autour des pièces d'art des dalles de béton armé. Dans de grands caveaux de ciment, ils les ont enfouies.

Quand dans le film on voit le musée fumant comme un brasier éteint, quand on croit qu'il agonise aux premiers jours d'une paix retrouvée, on suit les conservateurs du musée qui reviennent, qui constatent d'un œil las les dégâts et qui mesurent avec effarement la longue reconstruction qu'il faudra amorcer. On y voit ensuite – et ces images sont un vrai tableau et une manière de consolation – les dalles de béton qui ont tenu bon et que l'on fait tomber les unes après les autres. Et les unes après les autres, dans une lumière blanche et sauvage, les œuvres sortent de leur silence imposé et semblent se réveiller. Bâiller, sourire, annoncer la suite. Elles reviennent au jour et à leur pleine et insolente splendeur. La guerre ne leur a pas retiré ça. Les œuvres sortent de la nuit et recommencent à raconter un monde que ceux-là, les tireurs, n'auront pas réussi à entacher complètement.

C'est à cet instant du film que l'on pleure. Et c'est un pleur de joie.



Lui aussi se tenait accoudé à la rambarde, devant la mer, sans sembler pouvoir s'en détacher. Mais lui, la mer, il ne la quittait pas. Il la regardait dans les yeux sans se fatiguer de la trouver là, comme une chose de laquelle on doit sans cesse se convaincre. Avec la mer, c'est souvent comme ça. On a beau l'avoir tous les jours devant soi, elle vous garde et vous happe et se rappelle longuement à vous chaque fois. Avec elle ce sont des rendez-vous comme ça, sans temps.

Il était là, il la regardait et moi aussi j'étais là ce jour-là. On gardait la même pose, lui et moi, comme si la mer, on voulait se l'imprimer en soi. Il regardait la mer, et puis en déviant l'œil une seconde pour faire tourner la meule de son briquet, il a vu que je me tenais là. Il m'a vu et il s'est approché encore plus et il s'est présenté à moi : Abou Salem, chauffeur de taxi. Je me suis rappelé cette coutume étrange qu'ont certains pères de ce pays de se faire appeler du nom de leur premier-né. Il s'appelait peut-être Ahmed ou Karim avant ça, mais désormais il s'appelle Abou Salem, ce qui veut dire le père de Salem. J'ai pensé que c'était beau, ça, cette manière qu'avaient les fils de baptiser les pères, de partager avec eux leur prénom.

Abou Salem possède un vieux taxi tout cabossé qu'il m'a orgueilleusement montré du doigt. À regarder sa voiture, je me suis dit qu'il a dû la parcourir en large et en travers, la ville, dans toutes ses avenues, ses ruelles et ses impasses aussi. Cette ville, à voir l'allure qu'a son taxi, peut-être qu'il la traverse depuis toujours. C'est cette impression-là qu'il m'a donné, le père de Salem, avec sa monture de ferraille érodée.

Il m'a offert ce jour-là de me conduire dans toute la ville pour me montrer des recoins qu'il connaît, et pour me raconter aussi quelques histoires que lui seul savait. « Pas cher, pas cher. The best price », qu'il me disait. Malheureusement, ce jour-là j'avais à faire, je devais partir vers un rendez-vous que l'on m'avait fixé, juste là tout près. « Maybe tomorrow », qu'il m'a proposé, mais le jour d'après j'avais aussi à faire, je ne sais plus bien quoi mais qui à ce moment-là me semblait très important. Il n'a pas eu l'air de m'en vouloir, Abou Salem. Je n'ai pas osé lui dire que bientôt je repartais et que le voyage à travers Beyrouth qu'il m'offrait, je n'allais pas en faire partie. Il a levé les bras en toute amitié et d'un sourire il m'a dit : « Come back. You can always find me here. No matter when. Abou Salem is waiting here for you to come back. » Puis il a repris sa contemplation de la mer, et moi j'ai filé à pied vers mon rendez-vous très important. Et ce qu'il venait de me dire, je l'ai cru. Peu importe que je revienne à Beyrouth dans l'an qui vient ou dans vingt ans, Abou Salem sera là à m'attendre pour un tour en taxi. J'ai été convaincu de ça.



Je vais faire comme le vent et je vais souffler très fort sur le livre de notre histoire, il est temps. J'ai encore une page à tourner, et ce n'est pas facile, crois-moi. Je m'appête à partir, ça, tu le sais bien. Mais je ne vais pas t'emmener avec moi. Tu vas rester ici derrière. Je vais te quitter sans étreinte et je vais filer droit. C'est terrible de te le dire, mais je n'ai plus besoin de toi. Pour la suite, il faudrait que je sois capable d'aller seul. Je te le dis dans un pleur : je n'ai plus besoin de toi. Tout à l'heure le taxi va m'attendre en bas. La valise sera lourde, mais je vais essayer de la porter sans accuser son poids. Comme un seul homme, je vais partir. À la fenêtre il y aura Beyrouth et il y aura toi. Et si j'ai la force, si j'ai cette droiture-là, je ne vais pas me retourner. Je vais monter dans ce grand avion et m'imaginer où je serai demain, ma destination.

Quand l'appareil va s'élaner vers les airs, par le hublot il est possible qu'encore je t'aperçoive. Je vais partir et toi tu resteras. Et dans un élan superbe, l'avion va s'élever de terre et toi tu rétréciras dans mon souvenir, et comme ça j'aurai l'impression très nette que j'ai grandi que j'ai grandi que j'ai grandi.



Une chose encore. Il faut quand même que je te dise. Il n'y a pas si longtemps, un jour de soleil pâle, j'ai fini par discuter avec un chat. Oh, j'ai mis pas mal de temps à réussir ça, mais ce jour-là je n'avais pas de rendez-vous très important.

Il était tout étonné au début que je lui parle, il a fait mine de m'ignorer, mais j'étais insistant. Il m'a montré ses griffes, puis ses dents, puis son dos. Il a fait mine de partir, mais il a paru hésiter. Puis il a bien voulu renifler un peu mes doigts. Et à l'usure, on s'est eus, tous les deux.

Effarouché au début, il a fini par s'abandonner comme moi, ce chat, et ma paume a tremblé de son ronron. On s'est échangé un round de douceur, lui et moi, avant qu'il reparte sans un merci pour aller courir après une ombre ou une souris.

En nous quittant, je n'ai pas su si c'était bien ou pas, notre échange longtemps préparé, mais très bref. J'ai songé qu'il était sublime de consentir à la douceur, parce qu'elle est bien trop rare dans le monde où nous vivons. Mais c'est bien ce qui se passe avec elle, la douceur. On la prend, on s'en enfièvre, et peut-être qu'ensuite on oublie de se méfier.